



\$1.00



UNE PIASTRE Par ANNEE



\$1.00



Pour Rendre notre service de Nouvelles plus Efficace, Nous voulons, dans chaque Paroisseesd

CORRESPONDANTS SPECIAUX.

A titre d'essai, nous enverrons l'IMPARTIAL pendant

6 MOIS POUR LA SOMME DE 150 CTS

LE
CASTEL DE MONTBARD

"Il y avait une fois...
— Oh! bonne maman, dit en riant Claire de Séjean à son aïeule. c'est donc un conte de fées que nous allons entendre?
— Ecoute, ma chère enfant, et tu prononceras après,
— J'aime tant les contes! vous le savez."

Et la jeune fille rapprocha sa chaise du fauteuil de sa grand'mère, arrangea soigneusement le coussin sur lequel ses pieds étaient posés, mit un abat-jour sur la lampe, afin qu'une lumière trop vive ne blessât point la vue affaiblie de la bonne aïeule; puis, le corps penché en avant, les yeux fixés sur ceux de la narratrice, dénotant enfin par toute son attitude sa vive curiosité, elle attendit l'histoire promise.

"Il y avait une fois, répéta Mme de Séjean, dans la partie la plus pittoresque de l'Auvergne, un vieux château tout démantelé, et dont la masse encore imposante ne présentait guère que l'aspect d'une ruine. Vu de loin, et avec son encadrement de feuillage l'antique castel ajoutait une nouvelle beauté à celle du paysage, et pouvait exciter à bon droit l'admiration du voyageur; mais après lui avoir payé ce juste tribut ce qui lui restait de mieux à faire était de poursuivre sa route en allant chercher plus loin un meilleur gîte, fût-ce même dans la simple maisonnette d'un paysan.

Le vent et la pluie avaient su ménager de nombreuses issues dans les chambres du pauvre manoir, chassant devant eux son triste propriétaire, qui bientôt ne devait plus savoir où se réfugier avec sa famille; aussi ces continuelles empiétements le réduisaient-ils parfois au désespoir.

En vérité, mieux eût valu une simple chaumière bien close que ce château délabré; mais tel n'était pas l'avis du chevalier de Montbard il aimait cette ruine, dernier vestige d'une antique splendeur, et il eût préféré mourir plutôt que de l'abandonner complètement aux ravages du temps, ce terrible ennemi qui ne respecte que les œuvres du divin Créateur; la nature seule est toujours jeune, toujours belle.

Le vieux seigneur espérait en des jours meilleurs, et cette robuste espérance avait résisté à quarante années de déception.

C'était par une belle journée de la fin de l'automne: le soleil brillait encore avec éclat au travers des arbres qui commençaient à se dépouiller. L'un de ses rayons venait égayer un peu la vaste pièce dans laquelle le chevalier et ses trois filles étaient réunis, quoiqu'il éclairât, hélas! bien des misères. Une tapisserie en lambeaux était mal retenue à l'aide de quel clous; la boiserie, rongée par les vers, présentait de fréquentes solutions de

continuité. Pour remplacer les vitrages, brisés sans doute par le vent dans un jour de tempête, on a eu recours à du papier huilé. Un tapis dont il ne reste plus guère que la corde, couvre mal le plancher, auquel l'humidité a fait subir de nombreuses avaries. Ces deux mots se lisent dans tous les coins de cette triste habitation; incurie et misère.

Les trois filles du chevalier, assises près de la croisée ouverte, parlaient d'un ton bas, afin de ne pas éveiller leur père, qui venait de s'assoupir dans un immense fauteuil en cuir de Cordoue et qui était tout aussi délabré que les autres objets du mobilier.

Alexandra, l'aînée des trois sœurs, avait vingt-deux ans. C'était une grande fille au teint brun, aux traits fortement accentués, et dont l'allure était tant soit peu masculine. Elle était vêtue d'une amazone de drap noir qui attestait de nombreux services, Alexandra, tout en causant, caressait un grand lévrier couché à ses pieds, et qui paraissait assez disposé à s'enfuir par la croisée ouverte.

La cadette, Sylvanie, aurait pu passer pour une gentille personne, si une déraisonnable coquetterie ne l'eût portée à s'affubler d'une vieille robe de soie rose aux teintes jaunies, et qui avait dû figurer dans le trousseau de sa grand'mère. Des bijoux en cuivre doré, en pierres communes, paraient son cou et ses oreilles; aussi les mauvaises langues du pays—il y en a partout—lui avait donné le surnom de la princesse *Chrysole*. Sylvanie s'occupait alors gravement à rassembler les perles d'un vieux bracelet, mais sans pouvoir en réunir un assez grand nombre pour entourer son bras; ce dont elle se lamentait comme d'un véritable malheur.

Il ne me reste plus à mettre en scène que la troisième fille du chevalier de Montbard, Marguerite. C'est une enfant de seize ans à peine, et la petite personne serait assez aimable si elle ne s'ennuyait toujours.

Or l'ennui,—retiens cela, ma chère Claire,—est l'un des plus terribles ennemis de la grâce et de la beauté. La femme qui s'ennuie est toujours laide, maussade, à charge à elle-même et aux autres. Marguerite n'a aucun des goûts masculins de sa sœur aînée; le soin de sa parure ne l'occupe guère, s'il en faut juger par sa pauvre petite robe en toile de Perse et qui est déchirée en maints endroits. Elle tient un livre dont elle tourne machinalement les feuillets sans en avoir lu une seule ligne. Le temps lui père affreusement; cette journée qui commence à peine lui paraît déjà décomposée par suite de continels bâillements.

Alexandra propose une prome-

ade dans le bois qui est à l'extrémité du château. L'pluvie hésite; elle redoute également l'ardeur du soleil qui flétrit le tien, et l'humidité du bois qui pourrait endommager son élégante toilette.

Cependant Alexandra, la vaillante chasseuse, insiste. "Il y a folie de rester ainsi enfermé comme le lapin dans son terrier, et lorsque le soleil brille et qu'on peut librement parcourir les plaines et les bois." Marguerite se met du même parti de son aînée; elle espère, en changeant de place, que les heures lui paraîtront moins longues et moins insipides. Sylvanie se laisse entraîner, après avoir tenté un dernier et infructueux effort pour attacher son bracelet.

II

Les trois jeunes filles, suivies par le beau lévrier qui bondit de joie, se dirigent vers le bois voisin. Alexandra, son fusil sous le bras, ouvre la marche; elle espère bien ne pas revenir au château sans avoir garni sa gibecière de quelque pièce de gibier qui fera les frais du dîner. O bonheur! Nabir, c'est le nom du lévrier, suit une piste; le cœur de la chasseuse a bondi de plaisir; un lièvre part à vingt pas à peine de distance: Alexandra l'ajuste, tire... le vieux fusil a raté! Dans un accès de violent dépit, Alexandra jette à terre cette arme inutile et qui a trompé son espoir. Voilà la centième fois au moins que pareille chose lui arrive, c'est à se désespérer! Cependant Sylvanie et Marguerite ne prennent aucune part à son chagrin; Sylvanie est bien trop occupée d'essayer le bas de sa robe que la rosée a mouillée, et Marguerite commence à se plaindre de la fatigue qu'elle éprouve. Alexandra ramasse son arme en soupirant, appelle Nabir qui paraît la boudier, et les trois sœurs avancent encore un peu dans le bois; mais bientôt Marguerite déclare ne pas vouloir aller plus loin. Une sorte de banc naturel, couvert d'une épaisse couche de mousse, reçoit les jeunes demoiselles; car l'aînée, tout en se plaignant de la paresse de ses sœurs, ne voudrait pas les abandonner. Cette petite halte durait depuis un quart d'heure à peine, lorsqu'au détour d'une allée parut tout à coup aux regards étonnés des jeunes filles une grande et belle personne dont il eût été difficile de préciser l'âge; mais la taille, la figure, l'ajustement, tout chez elle s'harmoniait d'une manière parfaite.

Les demoiselles de Montbard, qui connaissaient leurs voisins à trois lieues à la ronde, n'avaient jamais entrevu l'élégante étrangère qui s'avancait vers elles d'un air de bienveillante politesse.

L'étonnement, non moins que l'admiration, les rend d'abord muettes, et elles répondent avec une certaine hésitation à l'inconnue, qui leur dit avec gaieté:

"Qu'étranger dans le pays, elle a commis l'imprudence de s'aventurer seule dans ce bois, dont il lui est impossible de découvrir l'issue. Ce serait l'obliger infiniment que de lui dire si elle est fort éloignée de la tour de Sorliou qu'elle habite mo-

mentalement, et de lui indiquer en même temps la route à suivre pour s'y rendre."

Ces paroles augmentent encore la surprise des jeunes filles. Le château de Montbard, délabré qu'il est, peut passer justement pour un lieu de délices si on le compare à la tour de Sorliou qui en a dépendu autrefois. Comment supposer qu'une dame si belle, si élégante et probablement tout aussi riche, puisse se contenter d'une pareille résidence? L'étonnement des jeunes filles s'en augmente encore. Cependant Marguerite, à qui la demande semble plus particulièrement adressée, répond que la route qui conduit à la vieille tour présente de nombreuses sinuosités au milieu desquelles une étrangère aurait peine à se reconnaître. L'inconnue paraît inquiète, tourmentée; elle déplore amèrement son imprudence. Les trois sœurs, après s'être consultées du regard, finissent par se proposer pour guides; et cette proposition, à laquelle la curiosité avait au moins une aussi large part que l'obligance, fut acceptée avec une vive reconnaissance. On se mit immédiatement en route.

Les demoiselles de Montbard tardèrent peu à remarquer que, malgré sa feinte ignorance, l'étrangère paraissait connaître parfaitement l'espèce de labyrinthe que formait cette partie du bois.

Elle glissait légèrement entre les arbres, laissant à peine sur la terre l'empreinte de ses pas, et il arriva plus d'une fois qu'oubliant son rôle, ce fut elle qui dirigea la marche au lieu de se laisser diriger.

Il semblait à nos jeunes filles que les regards de la mystérieuse étrangère, en s'attachant sur elles, étaient tour à tour affectueux ou moqueurs; et Marguerite surtout, la plus timide, avait peine à dissimuler son pénible embarras.

III

On atteignit enfin la tour de Sorliou. La dame insista alors d'une manière si gracieuse pour que ses aimables guides voulussent s'y reposer un peu, qu'il fallut bien céder à cette invitation.

L'extérieur du monument ne présentait aucun changement; c'étaient toujours les mêmes murailles lézardées et noircies par le temps, et sur lesquelles s'étendaient complaisamment la ronce et la pariétaire. D'étroites croisées, ressemblant assez à des meurtrières, complétaient le triste aspect de ce séjour.

Mais à peine la porte massive eut-elle roulé sur ses gonds que la scène changea si miraculeusement qu'on aurait pu se croire sous l'empire de quelque rêve fantastique.

Une richesse, un luxe inouï pour les pauvres filles vint frapper leurs regards et leur inspirer à la fois une sorte de crainte et d'admiration superstitieuses. Des tapis moelleux, de riches tentures, d'épais rideaux de soie avaient prouvé cette métamorphose qui semblait tenir du prodige. Ces lieux, autrefois si tristes, si dégradés, étaient alors méconnaissables; les filles du chevalier de Montbard se demandaient

si c'était bien l'antique tour de Sorliou qu'elles voyaient, ou si elles n'avaient pas plutôt voyagé dans le pays des chimères.

La mystérieuse maîtresse de cet élégant séjour en faisait les honneurs avec une grâce parfaite, paraissant ne remarquer ni la naïve admiration ni l'involontaire effroi qui se peignaient tour à tour sur la physionomie de ses jeunes visiteuses.

Enfin Alexandra, la plus hardie des trois sœurs, se hasarda à faire quelques questions que leur charmante hôtesse éluda avec autant de tact et de bonne humeur que d'adresse. Puis elle dit que l'air vif des bois avait singulièrement excité son appétit, et qu'elle espérait que ses aimables guides ne refuseraient pas d'accepter une légère collation. Sans attendre de réponse, elle posa sa main sur un timbre qui rendit un sou vif et éclatant, et un nègre accourut aussitôt à cet appel. Sa peau d'un noir d'ébène, l'éclat extraordinaire de ses grands yeux, la vivacité de ses mouvements, l'étrangeté de son costume, tout cela accrût sensiblement l'émotion des demoiselles de Montbard. Elles croyaient toujours être sous l'empire de visions fantastiques que la réalité ferait bientôt évanouir.

En un clin d'oeil, la table fut couverte de fruits, de pâtisseries de toute espèce, de liqueurs rafraîchissantes. Ce repas improvisé avait de quoi satisfaire le goût le plus délicat, et cependant nos jeunes filles hésitaient à y prendre part. Elles s'interrogeaient l'une l'autre du regard, incertaines, agitées, sans courage pour demeurer, sans force pour partir.

Lorsque Sylvanie, vivement pressée par leur charmante hôtesse, se décida à porter à la bouche une magnifique pêche, elle s'attendait presque à ne trouver que de la cendre sous cette séduisante enveloppe; mais non, vraiment, le fruit était exquis. Aussi, enhardies par cet exemple, ses deux sœurs ne se firent plus prier pour goûter à leur tour des différentes espèces de friandises qui leur étaient offertes, et insensiblement le calme se fit dans leur esprit.

Tant que dura cette excellente collation à laquelle les filles du chevalier de Montbard firent honneur, l'étrangère les interrogea sur leurs goûts, leurs habitudes, leurs occupations dans le manoir paternel.

Elle mettait autant d'adresse dans ces questions que lorsqu'il s'était agi d'éluder celles qu'Alexandra lui avait faites quelques instants auparavant. Il eût été impossible de lui adresser le reproche d'indiscrétion ou de curiosité, et elle put lire dans l'âme de ces jeunes filles qui livrèrent les secrets de leur triste existence à celle qui avait si bien su garder les siens. Alexandra fut la première à s'apercevoir de ce marché inégal, et elle en fit la remarque avec un peu d'aigreur.

"Vous ne m'avez rien appris que je ne susse déjà, répartit la dame en riant; j'ai pour lire dans les cœurs un merveilleux pouvoir, mais dont je ne fais jamais un mauvais usage: Il ne tiendrait qu'à moi de vous dire bien des choses

que vous croyez cachées ou oubliées, mais je préfère attendre que nous nous connaissions mieux.

— Vous avez peut-être déjà habité ce pays? hasarda timidement Marguerite.

— Ce que je puis affirmer du moins, c'est que je désire y mourir."

IV

Le soleil commençait à baisser à l'horizon, il était temps de songer au départ; Alexandra en donna le signal en se levant. Leur aimable hôtesse voulut que les trois sœurs emportassent chacune un souvenir de leur visite à la tour de Sorliou. Elle disparut un instant, et à son retour elle était suivie de son serviteur noir qui portait un charmant fusil de chasse. Ce présent était destiné à Alexandra, qui le reçut avec une joie manifeste. On eût dit que l'étrangère avait été témoin, quelques heures auparavant, de sa triste déconvenue, tant le choix du cadeau était heureux. Sylvanie eut en partage un magnifique collier d'émeraudes, qu'elle contempla une minute dans une muette extase et dont elle eût voulu pouvoir se parer sans retard. Et Marguerite? Pauvre Marguerite!... La dame lui offrit, avec son plus aimable, son plus séduisant sourire, une pelote de fil! Oui! vraiment, un pauvre petit peloton sur lequel des fils de couleurs et de grosseurs différentes étaient artistement rangés. C'était à n'en pas croire ses yeux, c'était à en mourir de honte; car la jeune fille eût jetté un coup d'oeil sur sa pauvre robe délabrée, ne pouvait nier la justesse du cadeau ou plutôt de la leçon. Aussi la rougeur lui monta au front, et ses yeux se remplirent de larmes; mais le dépit, les sécha aussitôt, et ce fut sans efforts trop apparents qu'elle unit ses remerciements à ceux de ses sœurs.

Les adieux furent des plus affectueux; la dame parut même un peu émue, lorsqu'au moment de la séparation ses regards se croisèrent avec ceux de la plus jeune des filles du chevalier de Montbard, et qu'elle crut lire dans ses yeux un mélange de honte et de ressentiment de ce revoir.

Il y avait dans les divers incidents de cette journée de quoi fournir amplement à l'entretien des trois sœurs, pendant qu'elles suivaient d'un pas rapide la route qui les ramenait au manoir paternel. Tout leur paraissait étrange, surnaturel dans cette rencontre; le souvenir en doublait encore le prestige, et l'imagination des jeunes filles voguait à pleines voiles dans le pays des chimères.

— C'est une véritable enchantement, disait Alexandra en maniant son charmant fusil,

— C'est une fée riche et bienfaitrice, répartit Sylvania; j'en révérai toute la nuit."

Marguerite gardait le silence "Pauvre Marguerite! ajouta Alexandra du ton d'une pitié un peu dédaigneuse, tu as été le plus mal partagée. A quoi donc pensait la fée en te donnant ce peloton de fil?
— Qui sait, répondit Marguerite